

Accompagnement psychologique de l'adolescent implanté

PAR FLORENCE SEIGNOBOS, PSYCHOLOGUE

Dans cette communication présentée en partenariat avec Isabelle Prang au colloque Acfos 9 (voir Connaissances Surdités N°40), Florence Seignobos questionne l'incidence de l'implant dans le processus de construction identitaire de l'adolescent sourd.

LA SURDITÉ, UN MONDE EN PLEINE ÉVOLUTION DEPUIS CINQUANTE ANS

Comme l'a rappelé le Dr Lucien Moatti*, depuis une cinquantaine d'années le monde de la surdité a connu un certain nombre d'évolutions, qui sont elles-mêmes incluses dans une évolution sociétale beaucoup plus globale. Il est important de garder cela à l'esprit. Les adolescents d'aujourd'hui ne sont pas les mêmes, ou en tout cas n'ont pas vécu les mêmes choses que leurs aînés. Nous avons besoin de nous "décrasser" régulièrement des représentations sociétales que l'on peut avoir au niveau de la surdité si l'on veut pouvoir comprendre ce qui se joue aujourd'hui.

Nous pouvons résumer schématiquement ces évolutions :

Evolution des aides auditives : du cornet acoustique à l'implant

- ♦ Appareils **analogiques monophoniques** à appareils **numériques stéréophoniques miniaturisés**,
- ♦ **Implants cochléaires** (début dans les années 70) : filament d'électrodes introduit dans la cochlée relié à un micro externe qui capte et transmet le bruit sous forme d'impulsions électriques; **stimulation directe** du nerf auditif: récupération auditive autour de - 30 DB, nécessaire pour une perception de la parole.

Evolution des aides à la communication

- ♦ **LSF** (langue des signes française) : formalisation des signes utilisés par les sourds au 18^{ème} siècle par l'abbé de l'Épée, interdite en 1880 au congrès de Milan, reconvenue officiellement en 1975.
- ♦ **Français signé** : le langage oral est accompagné de signes pour soutenir la communication.
- ♦ **LPC** (langage parlé complété) inventé par le Dr Cornett en 1965, adapté en France en 1975; codage gestuel de la chaîne sonore de la langue orale et complément à la lecture labiale.

Évolution de la scolarisation

Elle passe progressivement :

- ♦ Des **instituts pour sourds avec internat** à :
- ♦ **L'intégration scolaire Collective (CLIS...)** et **individuelle**, avec ou sans accompagnement scolaire (AVS, interprète LSF, codeur LPC), **proche du domicile**.

Comment mesurer les effets de ces évolutions dans les interactions de vie de ces adolescents ? Qu'est-ce que cela change au niveau de la vie réelle des enfants, des familles ? Les jeunes sourds d'aujourd'hui sont dans une ère de transition où les sentiments identitaires sont extrêmement variables : en fonction du parcours, des aides techniques etc., nous voyons des profils très variés, d'où cette "cacophonie" d'histoires, de points dissonants.

Quelques chiffres à garder en tête

90% à 95% des enfants sourds naissent dans des familles entendantes.

La famille a le choix des aides techniques et des modalités de communication, mais je voudrais rappeler un point qui est important lorsque l'on aborde la notion de culture : pour une famille entendant, faire le choix de la LSF (qui demande un temps d'apprentissage non négligeable pour bien la maîtriser), c'est aussi **renoncer à transmettre sa langue maternelle**, ce qui n'est pas rien. La langue "maternelle", c'est la langue de la mère, la langue des parents, il y a un investissement affectif énorme dans cette langue qui est celle de nos origines. Apprendre la langue des signes, c'est un choix, qui ne va pas forcément de soi. L'accès à l'écrit est également souvent difficile car c'est une langue non phonétique.

Les effets de ces évolutions

Aujourd'hui, 80% des enfants actuellement dépistés précocement sourds profonds sont appareillés voire implantés entre 1 an et 2 ans. Alliés aux prises en charge précoce et aux aides à la communication, l'en-

fant sourd profond accède plus facilement à la langue orale : cela influence le vécu des familles et des enfants. La scolarisation s'effectue le plus souvent proche du domicile. Les séparations familiales sont plus rares. Comment tout cela s'articule-t-il ?

ADOLESCENCE ET SURDITÉ

L'adolescence est un temps de remaniement psychique et de construction identitaire : *"Quel sens à mon existence ? Qui suis-je en tant que devenant homme ou femme ?"*.

Cette période s'articule autour de deux pôles organisateurs :

- ♦ La vie / la mort. L'idée de la mort au moment de l'adolescence n'est pas inhabituelle, elle fait partie prenante de l'adolescence.
- ♦ La sexualité.

Auxquels se rajoute la surdité. Cette surdité a été pensée, parlée, par les parents, les professionnels... Ceux-ci ont pris des décisions, effectué des choix concernant les modalités de communication, l'appareillage, la scolarisation. Au moment de l'adolescence, ces choix seront questionnés. La façon dont la surdité a été "psychisée" par les parents, dont elle a été intégrée dans l'histoire personnelle et familiale, sera revisitée de manière plus ou moins consciente : pour les adolescents sourds, l'enjeu est de s'approprier sa surdité, la faire sienne, partie prenante de son identité.

Sentiment identitaire et culture

Identité : *"Je suis moi"*.

Qu'est-ce que l'identité ? *"Je suis moi"*, c'est un sentiment. Sémantiquement, **l'identité est à la fois ce qui est identique et ce qui est spécifique**. D'emblée, une mise en tension s'opère entre ce qui est du même et ce qui est du différent. La carte d'identité situe un individu particulier dans un ensemble social donné : *"Je suis moi, pareil à d'autres, et pourtant unique et singulier"*.

L'identité vise à assurer tout au long de l'existence la permanence, **la cohérence, l'unité du sentiment d'être soi**. Sauf troubles psychiques particuliers, l'humain parvient à se reconnaître "soi" à travers des situations très variables sur le plan géographique, social, familial, temporel, professionnel, et aux différents âges de la vie ! A cela se superpose un souci de **valorisation et d'estime de soi**.

L'identité est aujourd'hui plus complexe qu'avant et parfois **très éloignée de la culture d'origine**. Elle est poly réf-

rencée et à multiple facettes : nous les activons de manière contextuelle.

La représentation sociétale même de la **notion d'identité** a subi des **mutations**. Marcel Gauchet parle de "l'âge des identités" ; dans les années 70, face à la mondialisation, des revendications identitaires dites minoritaires (régionales par exemple) ont vu le jour. Le mouvement militant en faveur de la LSF fait partie de cette dynamique. Nous sommes dans une époque ambivalente où les cultures s'interpénètrent et en même temps revendiquent très fortement leur spécificité.

De plus, **le rapport du collectif et de l'individuel s'est inversé**. Aujourd'hui, l'individu ne se reconnaît pas en termes d'appartenance à une collectivité mais demande à la société de le reconnaître en tant qu'individu dans ses spécificités.

Ceci n'est pas sans conséquence dans notre construction identitaire ; notre environnement social se révèle moins contenant et structurant qu'auparavant car collectivement nous lui accordons moins cette fonction. Et nos adolescents effectuent le passage vers l'âge adulte dans ce paysage social là.

La culture permet la construction de l'identité en fournissant une trame pour mettre en forme les pulsions. Elle donne un ensemble de dispositifs et de représentations symboliques dispensateurs de sens, dont le langage fait partie ; cela ne concerne pas seulement le langage mais toutes les codifications de conduites.

La culture : ses fonctions

La première fonction de la culture est d'organiser le rapport de l'individu face :

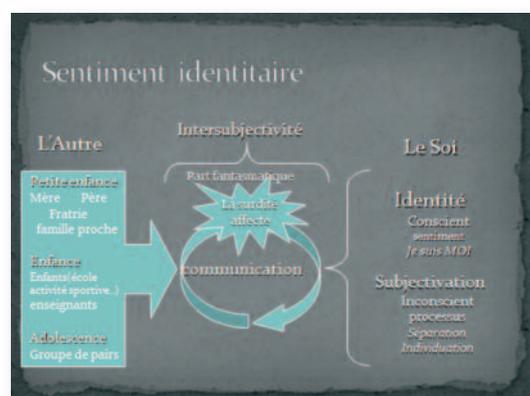
- ♦ A l'environnement **géographique** (dans un pays désertique les coutumes, l'habitat, viseront à préserver l'eau et la fraîcheur...),
- ♦ Au groupe **social** : il crée un système de codification des conduites qui nous permet d'entrer en relation avec l'autre.

La culture d'une société donnée s'enrichit au fil des siècles d'éléments nouveaux et perd ceux devenus obsolètes. Les apports techniques modifient notre quotidien et nos conduites ; les machines à laver ont rendu désuets les lavoirs et les conduites sociales autour des lavoirs.

La surdité est bien sûr concernée par ces transformations technologiques, spécifiques à la surdité où générales comme celles concernant les communications multimédias.

La **langue** fait partie de ce système. Elle est outil de transmission et va se transformer en fonction des outils de communication. Elle s'inscrit dans les premiers échanges parents/enfants, d'où une **dimension affective puissante** de part et d'autre. L'oubli de sa langue maternelle par exemple, comme c'est le cas pour cet homme d'origine algérienne dont le père était harki et la famille partie d'Algérie de façon brutale et obscure lorsque ce patient était jeune enfant, résulte souvent d'un traumatisme familial dont il ne faut pas parler.

La langue ouvre sur les autres, elle borne la réalité, pose des limites et porte vers la connaissance. Elle se construit dans la relation à l'autre, en premier lieu les parents.

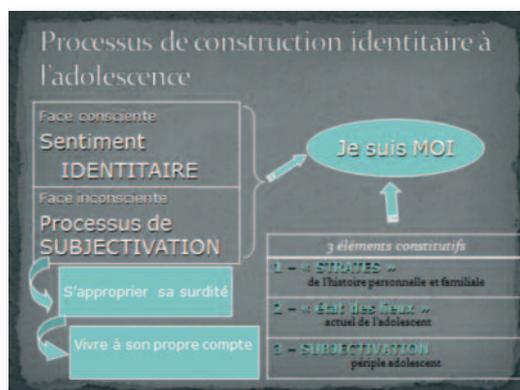


Notre construction identitaire dépend en partie de la dynamique de communication qui s'installe entre soi et l'autre. C'est dans cet espace **d'intersubjectivité**, où vont se jouer des processus d'identification, de séparation et d'individuation, que nous nous constituons, de la naissance jusqu'à l'âge adulte, du noyau familial à des champs sociaux de plus élargis. La surdité affecte cette dynamique tant sur le plan fantasmatique que sur le plan linguistique, communicationnel et donc relationnel.

À l'adolescence, l'aisance relationnelle et linguistique du jeune sourd, "le marquage" de la surdité dans l'articulation et l'intonation, affecteront aussi ses relations avec les pairs, avec des "retours en miroir" pouvant être vécus comme très dévalorisant en fonction des assises narcissiques du jeune.

Une formalisation possible de la construction identitaire au moment de l'adolescence consiste à identifier trois éléments : l'état actuel du jeune sur le plan scolaire et social, l'histoire personnelle et familiale de celui-ci, et le périple qui sera le sien à travers des expériences, choisies ou pas. Ces trois éléments vont participer, de façon consciente et inconsciente, à élaborer, s'approprier sa surdité et vont conditionner un certain nombre de choix existentiels d'appartenance linguistique et groupale

dans le même temps que des choix d'orientation professionnels et amoureux.



EXEMPLE DE PROCESSUS DE CONSTRUCTION IDENTITAIRE À L'ADOLESCENCE, À PARTIR DE RÉCITS DE VIE DE DEUX ADULTES SOURDS

Tous les deux ont une surdité profonde, un bon niveau de langue orale, mais une intelligibilité médiocre.

Au moment de l'entrée dans l'adolescence

Axel est en échec sur le plan scolaire comme sur le plan social. Il est en intégration individuelle sans accompagnement (il était auparavant en classe spécialisée).

Astrid est aussi en intégration sans accompagnement. Elle a de bons résultats scolaires, mais elle est en souffrance sur le plan social. Elle a toujours été en intégration.

L'enfance

Axel parle d'une mère froide, qui ne le comprend pas, et d'un père présent, compréhensif et accompagnant. Il n'a jamais éprouvé de plaisir au niveau du monde sonore, il n'a jamais pris plaisir à entendre quoi que ce soit. Il a fait partie des premiers implantés (à l'âge de 11 ans) et cela a été un échec : l'implant s'est arrêté de fonctionner et il conserve le souvenir de bruits "désagréables". Les séances chez l'orthophoniste étaient rébarbatives et ennuyeuses.

Astrid parle d'une mère chaleureuse, avec qui elle a appris à parler. Elle raconte le souvenir qu'elle a de l'apprentissage du "V" en faisant l'avion sur les genoux de sa mère. Le père code peu et d'après elle, n'a pas bien compris les difficultés liées à la surdité. Elle relate aussi

le plaisir qu'elle avait lors des séances d'orthophonie, même si certains phonèmes ont été difficiles à apprendre. Elle qualifie son orthophoniste de "2^{ème} maman".

L'adolescence : Axel "la rupture", Astrid "la quête"

Après la troisième et 4 années de difficultés scolaires et sociales, Axel part en internat spécialisé faire un CAP puis un bac pro et un BTS. Il y apprend la langue des signes en 6 mois ; il se sent "renaître" et découvre "sa vraie famille". Progressivement il laisse ses appareils.

Astrid poursuit ses années lycées seule en intégration mais face à son malaise avec les élèves de sa classe, elle part en quête de groupes de pairs avec lesquels elle se sent bien ; elle apprend la LSF et fréquente un groupe de sourds signants mais elle ne s'y sent pas à l'aise. Elle découvre alors un groupe de LPCistes : elle en parle comme d'une révélation, le sentiment de s'y sentir comprise tout de suite, "elle a trouvé comme un membre de son corps".

Leur composition identitaire aujourd'hui

Actuellement, Axel est président d'une association de sourds signants. Il ne porte pas d'appareillage. Il vit les relations avec les entendants et la langue orale comme des nécessités et des obligations. Il semble avoir trouvé dans la langue des signes et la communauté signante comme une langue et une enveloppe "maternelles" dont il s'est senti privé. Sa place de président fait référence à des identifications positives à l'image paternelle. Il enseigne la langue des signes à des enfants sourds dans une école, ou à des adultes.

Astrid vit des relations sereines avec chacun des "groupes" selon ses besoins ("les sourds signants pour l'humour, les sourds LPC repos et sentiment d'être comprise, les entendants pour l'apport"). Elle dit son attachement à la langue orale ; elle exprime ses émotions en français, rêve en français... Elle porte à nouveau des appareils pour la musique. Elle poursuit ses études à l'université.

Voici donc deux parcours très différents pour un même niveau de surdité profonde et d'intelligibilité, qui aboutissent à des sentiments identitaires et des affiliations, tant groupales que linguistiques, très différents. Les éléments variables tels que la relation à ses parents, l'histoire familiale, la relation au monde sonore et à la langue orale, la scolarité et le sentiment de compétence par rapport aux entendants et à l'oral influent énormément.

Ces éléments sont repris questionnés, remaniés à l'adolescence, de façon consciente comme inconsciente, pour aboutir à une "définition du soi" où la surdité est partie prenante. Il s'agit d'un processus de subjectivation (devenir sujet) ayant comme face visible le sentiment identitaire.

ADOLESCENCE ET IMPLANT

Le parcours de Zelda. L'entrée au collège

À l'entrée au collège, Zelda va plutôt bien. Elle reconnaît sa surdité, se situe dans la chaîne générationnelle, elle a abandonné ses crises de colère. Ses résultats scolaires sont plutôt bons sauf en maths. Elle a des amies entendantes, connaît d'autres sourds mais n'apprécie pas celui qui est dans sa classe. Néanmoins, quelque chose reste en suspens dans la relation avec sa mère.

Un projet d'implant est en cours : elle est appareillée, bénéficie du LPC depuis l'enfance familialement et scolairement et a un très bon niveau de langue orale. En séance, elle exprime ses peurs (surtout la peur de ne pas se réveiller). Voici un dessin qu'elle réalise avant l'opération :



Elle se représente couchée en salle d'opération. Sur la gauche "la mère est chavirée", "le bébé dort, il s'en fout", "le père énervé". Elle représente aussi les infirmières et le chirurgien. Ses parents seront effectivement à l'hôpital pour l'intervention mais elle mobilise aussi ses proches de façon interne, psychologiquement, de façon à se soutenir et se rassurer.

Zelda en post implant : dans un premier temps la déception

Une période de déception suit l'implantation. La mère trouve qu'elle n'entend pas bien. Zelda en a marre des réglages, elle entend trop fort. Elle fugue, elle tape sa

sœur, parle mal à son père, ne veut plus de codeuse... En séances, elle exprime sa colère contre sa surdité, veut changer de corps et qu'on guérisse sa surdité, ne veut plus de codage, veut changer de parents... ! Et soudain, elle me parle du choc et du dégoût éprouvés car sa meilleure amie lui a montré une malformation qu'elle avait au niveau des orteils. Ce qui lui permet sans doute d'exprimer un éprouvé en le déplaçant sur une autre.

Zelda post-implant 2 mois plus tard

Deux mois plus tard, elle apprécie des nouveaux sons grâce à l'implant. Elle est calme, détendue, joyeuse. Elle est bien scolairement, se sent bien avec ses amies. Elle peut désormais dormir ailleurs, entre autres chez l'amie qui a les orteils mal formés ! Jusqu'à présent, cette jeune fille n'arrivait pas à se séparer de son environnement familial. Elle a intégré son implant au plan corporel, auditif, cognitif et social. L'implant "confirme" quelque chose de sa surdité.

Zelda (14 ans) : à nouveau quelques séances...

Deux ans plus tard, appel de la maman en pleine détresse, Zelda est en "crise". Les deux parents sont présents à l'entretien, Zelda est fermée derrière son rideau de cheveux, récalcitrante aux séances "psy", elle ne veut pas me voir. A l'issue de l'entretien familial, il est convenu d'essayer trois séances. Je ressors des dessins de "*quand elle était enfant*" et le lien thérapeutique se recrée sur cette base. Son état m'inquiète : elle dort peu, a des restrictions alimentaires. Elle est très révoltée contre sa mère, seul son père trouve grâce à ses yeux.

A la maison, c'est l'enfer pendant cinq mois, jusqu'au jour où la mère "craque" en emmenant Zelda ("*elle se moque de tout, ne pense qu'à elle, lui répond, n'est jamais contente...*"). Je reste seule avec Zelda, qui est fermée. J'insiste un peu. Elle explose à son tour, elle pleure, non pas de rage, mais de tristesse, pour la première fois. Elle sait que sa mère est en colère contre sa surdité car ça lui donne du travail en plus ; mais elle est aussi en colère contre sa mère, car ce n'est pas juste, elle, elle est sourde et pas sa sœur ! Elle s'en veut d'être sourde et de donner plus de travail à sa mère... Mystérieusement, le père n'est pas concerné par ce flot de reproches ! C'est une circulation de sentiments très ambivalents, de colères, de culpabilités, d'incompétences et de déceptions réciproques qui entravent la relation d'amour et l'identification de Zelda à sa mère. Cette situation est fréquente dans le suivi de jeunes sourds... et entendants ! La surdité complique et cristallise...

Zelda (14 ans) 4 mois plus tard...

Quatre mois plus tard, Zelda va bien, elle est joyeuse, elle a des amis, elle est coquette. Elle a de bons résultats scolaires, même en maths. Les relations familiales sont apaisées.

En séance, elle évoque son orientation scolaire et des projets professionnels. Elle y intègre la dimension de sa surdité, c'est-à-dire la possibilité de faire appel à du codage ou pas, se demande comment se présenter et parler de sa surdité. Elle se questionne sur l'intérêt pour les employeurs d'embaucher des personnes handicapées, etc. Elle dit que sa mère se renseigne sur les différents projets et affirme avec beaucoup de conviction que sa mère a raison d'effectuer ces démarches. Six mois auparavant, il était impensable que Zelda ait pu trouver à sa mère des raisons d'avoir raison !

Au cours d'une autre séance, Zelda parle d'un test génétique familial en cours pour "*comprendre pourquoi elle est sourde*" et pas le reste de la fratrie. Elle espère que la surdité n'est pas liée à tel syndrome, car elle ne veut pas être grosse ou maigre. Elle parle de son grand-père paternel qui est sourd, mais c'est à cause de l'âge. Elle se trouve bête avec ses pieds, elle trébuche, mais c'est parce qu'elle regarde son portable en marchant ! Sa mère l'aide dans son projet professionnel. Elles ont aussi été au cinéma ensemble.

Je vous livre le contenu de ses deux séances en respectant ce "vrac" de préoccupations que Zelda aborde, témoignant de ses préoccupations adolescentes où s'intègrent la dimension de sa surdité et la maintenant possible complicité avec sa mère.

Pour conclure, Zelda n'est pas, comme dans les récits du parcours adolescent des deux personnes ci-dessus, dans une quête identitaire, dans une recherche d'appartenance ou d'interrogation linguistique.

Si des jeunes sourds implantés apprennent la LSF, il s'agit plus d'une richesse culturelle, de la possibilité d'agrandir le champ relationnel et de se relier à une histoire commune, que dans une recherche vitale d'un groupe d'appartenance. Mais la surdité reste présente dans la gestion du quotidien, dans les troubles de la compréhension en groupe, dans la projection vers le monde du travail et dans le travail psychique propre à ces âges.

L'implant, par l'accessibilité à la langue orale qu'il permet, modifie les relations familiales, le vécu scolaire et social, dans le sens d'une intégration plus confortable. En ce sens, il semble que, pour la plupart, l'aspect **vital** d'une communauté sourde et d'une langue non audi-

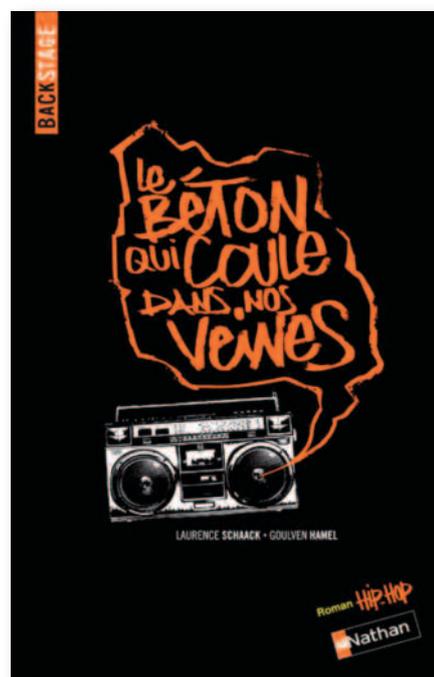
tive disparaît. L'acquisition de La LSF y prend des sens différents.

L'implant interfère dans les aspects de construction identitaire du processus adolescent du jeune sourd. Il est important d'y réfléchir pour adapter les pratiques professionnelles aux enfants implantés.

Avec la pose d'un implant plus précoce, il est probable que les adolescents de demain seront encore un peu différents à ceux d'aujourd'hui. ❖

**Florence SEIGNOBOS, Psychologue,
Psychothérapeute**

* Voir *Connaissances Surdités* N°39 "Evolution de la prise en charge au cours des dernières décennies", Dr Lucien Moatti



Schaak Laurence, Hamel Goulven, *Le Béton qui coule dans nos veines*, illustrations de David Scrima, Nathan, collection Backstage, série Hip-Hop, 2011, 238 p. 10 €. A partir de 12 ans.

C'est l'histoire d'un graffeur du Bronx, Grégoire Mendes alias Prince G. Il meurt dans des circonstances non élucidées le 02 mai 1982, percuté par un métro alors qu'il graffait. Dix ans plus tard, son camarade en création, un DJ ne s'explique toujours pas sa mort et, comme leur amie commune Queen Divine, il ne croit pas au suicide. Le roman entre alors dans une rétrospection, suivant les linéaments de l'énigme criminelle dans le monde du hip hop.

Le récit très documenté fait plonger le lecteur dans les origines même du mouvement musical et artistique ainsi que dans les polémiques entre rap de la West coast et rap de l'East coast.

Au final, on apprend que Prince G était sourd. Ce roman documentariste sur le monde des graffeurs et du hip-hop est très bien construit et fort instruit. ❖

Philippe GENESTE, enseignant au CNFÉDS et Professeur de français en collège